



HAL
open science

La Begriffsgeschichte

Bernard Lacroix, Xavier Landrin

► **To cite this version:**

Bernard Lacroix, Xavier Landrin. La Begriffsgeschichte. Les usages conceptuels du médiéviste, Laboratoire de Médiévisitque Occidentale de Paris (LAMOP), Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Nov 2011, France. hal-00639385

HAL Id: hal-00639385

<https://hal.science/hal-00639385>

Submitted on 9 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA BEGRIFFSGESCHICHTE

Bernard Lacroix, Université Paris Ouest Nanterre (Groupe d'analyse politique) – Institut Universitaire de France

Xavier Landrin, Université Paris Ouest Nanterre (Groupe d'analyse politique)

Il peut sembler paradoxal pour des politistes d'évoquer devant des historiens le travail de Reinhart Koselleck qui a pu être présenté en diverses occasions comme une œuvre d'historien à part entière. Si l'on peut voir dans cette situation un effet de la circulation « transnationale » et « transdisciplinaire » d'un auteur qui reste, malgré sa traduction en français, relativement méconnu en France, on peut également y trouver une occasion pour questionner des traditions et des spécialités qui d'ordinaire ne dialoguent pas. La distance paraît cependant moins grande qu'on ne pourrait le penser *a priori*. Les réalisations du LAMOP témoignent en effet d'une réflexion collective sur la construction des structures d'autorité, sur les formes de circulation des personnes et des idées, mais aussi sur l'historicité des catégories sociales et des catégories verbales, qui n'est pas sans parenté avec la démarche qu'une petite frange de la science politique voudrait engager sur des périodes différentes. On présentera dans le cadre de cette réflexion collective sur l'usage des méthodes la contribution de la *Begriffsgeschichte* à l'analyse du changement historique. Il existe toutefois presque autant d'interprétations possibles que d'interprètes et on privilégiera, plutôt qu'une reconstruction historique, une reconstruction rationnelle des principes directeurs de la *Begriffsgeschichte*.

Reinhart Koselleck et la *Begriffsgeschichte*

La *Begriffsgeschichte*, fût-elle rapportée à la seule entreprise de Reinhart Koselleck, se laisse difficilement réduire ou résumer, non seulement parce qu'elle intègre des éléments d'interprétation issus d'histoires disciplinaires différentes (la philologie, le droit, la sémantique, la philosophie de l'histoire) mais aussi parce que la multiplicité des terrains abordés, impliquant une redéfinition tâtonnante et ininterrompue des méthodes, interdit de la présenter comme un modèle univoque et achevé. On peut néanmoins exposer quelques-uns des principes de la *Begriffsgeschichte* en s'appuyant sur la mise en forme engagée par Reinhart Koselleck. Cet effort de généralisation et d'unification n'est cependant ni systématique ni explicite. Il renvoie plutôt à des opportunités éditoriales qui ont facilité le regroupement de textes publiés dans des contextes extrêmement différents. Au-delà même de ces opportunités, il faudrait pouvoir rendre compte, pour comprendre le travail de mise en forme et de redéfinition de l'histoire des concepts entrepris par Koselleck, des regroupements académiques et intellectuels dans l'Allemagne d'après-guerre (l'Arbeitskreis für Moderne Sozialgeschichte, Poetik und Hermeneutik, ou le rassemblement apparent d'hétérodoxies qu'a pu représenter l'université nouvelle de Bielefeld), et des conditions de possibilité (relégation et réhabilitation) de certaines références intellectuelles notamment associées à la « Sozialgeschichte ».

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler en premier lieu que la *Begriffsgeschichte* ne se présente pas comme une analyse strictement linguistique du langage. Il s'agit au contraire de revenir avec la *Begriffsgeschichte* sur le rapport des concepts à l'histoire, plus précisément sur les conditions d'émergence du vocabulaire socio-politique moderne, en montrant comment les concepts sont à la fois sources et instruments, d'une part en tant qu'archive, voie particulière d'accès au passé, et d'autre part comme modalité particulière d'institution du passé. C'est donc dans ce double rapport d'articulation à l'histoire en train de se faire que les concepts intéressent le spécialiste de la *Begriffsgeschichte*. On comprend, compte tenu de cette ambiguïté constitutive des concepts, que le

travail d'historicisation soit inséparable d'une démarche réflexive qui se prolonge à travers l'analyse des idiomes savants et de leurs usages.

La *Begriffsgeschichte* est par ailleurs une démarche empirique qui, sans écarter la réflexion rituelle sur l'irréductibilité et la singularité des terrains historiques, procède à une mise en relation de données en vue d'une formalisation heuristique. Les monographies ou entrées de dictionnaires consacrées à des trajectoires conceptuelles spécifiques mettent assez bien en évidence l'unité relative d'une démarche en même temps que la diversité des rapports à l'objet. La définition d'une temporalité pertinente dans l'analyse des trajectoires conceptuelles montre les difficultés d'une telle démarche. Le rapport des concepts à l'histoire est en effet appréhendé sur une échelle temporelle variable. Celui-ci peut être ressaisi dans une perspective strictement sémantique pour montrer comment un concept capitalise des transformations de long terme. Cet effet du temps long s'observe notamment lorsque les concepts assimilent des significations nouvelles ou lorsque leur structure linguistique se modifie. Comme le montrent notamment les processus de formation des concepts en -isme, ces deux phénomènes – changement sémantique et modification de la structure linguistique – peuvent être liés. Mais certaines modalités d'immersion historique des concepts sont observables sur des périodes moins longues. La démarche se situera alors plus nettement dans une proximité à la « pragmatique de la langue » lorsqu'il s'agira par exemple de comprendre le travail des « événements » sur le vocabulaire politique et social ou d'analyser, à travers telle configuration plus ou moins ponctuelle ou la production de tel auteur, une création néologique. Il ne faut pas pour autant tenir ce parcours possible entre sémantique et pragmatique de la langue pour une tension constitutive de la *Begriffsgeschichte* koselleckienne. Celle-ci tend au contraire à transcender des tensions binaires simplificatrices, qui sont le plus souvent le produit d'héritages d'écoles pourtant conciliables sous réserve d'inventaire, comme les oppositions entre « événement » et « structure », ou « sémantique » et « pragmatique », que recouvrent les polarités plus générales du « symbolique » et du « matériel » ou du « temps court » et de la « longue durée ». Ces faux problèmes sont dépassés dans la perspective d'une analyse des conditions de possibilité du changement

historique, qui n'est exclusive d'aucune démarche pertinente, où les concepts et les représentations du temps sont ressaisis à la fois comme marqueurs et initiateurs de changement.

La *Begriffsgeschichte* se présente parallèlement comme une réflexion sur l'articulation entre la construction du sens et des transformations sociales d'ampleur. Il existe de ce point de vue – et l'ensemble des positions de Koselleck sur la relation entre histoire sociale et histoire conceptuelle tend à le montrer – un lien fondamental entre la stratification, c'est-à-dire les formes historiquement déterminées de la hiérarchisation de la société en groupes ou en classes, et le vocabulaire désignant ces groupes et leurs activités. On sait par exemple que les modes de qualification de la stratification sociale au XVIII^e siècle prennent l'aspect, dans des périodes plus ou moins critiques, d'une lutte pour le concept adéquat et que les différentes qualifications collectives de la stratification enferment des représentations et des symbolisations conflictuelles relatives au monde social, à son passé et à son avenir probable ou souhaitable. Cette articulation particulière du sens et des structures sociales ne peut être comprise qu'à partir des enjeux de désignation et de définition de ces structures. Ceux-ci se révèlent de manière récurrente à travers la division de la société entre l'ancien et le nouveau, entre des structures sociales qui s'effondrent et d'autres qui se consolident, entre un vocabulaire usé stigmatisé comme une rhétorique dépassée, et un lexique neuf annonciateur d'une société nouvelle. Ces enjeux ne sont lisibles que d'un point de vue diachronique. On comprend que la *Begriffsgeschichte* se distingue, au moins sur ce point, de l'analyse synchronique des champs lexicaux puisque c'est d'abord le mouvement du lexique qu'il s'agit d'interroger ; le lexique ne constituant pas un objet en soi, mais un matériau ouvrant sur une compréhension renouvelée des changements fondamentaux qui s'opèrent doublement dans les structures sociales et les représentations du monde. C'est cette vision dynamique qui constitue, comme le rappelle Koselleck, l'un des principes essentiels de la *Begriffsgeschichte* : « Seule la mise en évidence de la profondeur diachronique d'un concept révèle des changements structurels à long terme ». Une fois posée la nécessité de l'analyse diachronique,

la question de la nature de l'articulation entre la sémantique et la stratification reste entière. Les changements sociaux et les changements sémantiques ou linguistiques sont-ils symétriques ? Et le sont-ils de manière systématique ? La réponse apportée par Koselleck revient sur ce préjugé mécaniste récurrent dans l'enquête historique qui tend à présenter tout lexique comme une résonance, un enregistrement ou un reflet des changements socio-politiques. Accréditer ce préjugé reviendrait à ignorer non seulement la dimension performative des usages langagiers, mais aussi toutes les situations de disjonction ou de non-coïncidence entre les changements sociaux d'une part et les changements sémantiques et linguistiques d'autre part. Koselleck revient à plusieurs reprises, en abordant la question sous des angles différents, sur l'équivocité de cette relation entre les phénomènes langagiers et la stratification sociale. Il est possible de typifier, à partir de certains de ses textes, plusieurs formes de relations possibles entre réalité sociale et appréhension langagière. La première possibilité est celle de l'adéquation durable de la langue et de l'histoire factuelle. Il ne s'agit là que d'une forme d'articulation parmi d'autres. Il existe ainsi des séquences dans lesquelles un changement lexical peut être constaté en dehors de l'expérience vécue par les acteurs. On pourrait prendre pour exemple l'avènement d'une sémantique de la modération et de la raison sous la Révolution au moment même où s'opèrent des transformations violentes. A l'inverse, une société peut connaître une transformation profonde sans changement linguistique. On peut ici se référer à la stabilité de la langue politique marxiste y compris dans des périodes de remise en question de l'idéal socialiste. Mais on pourrait aussi évoquer, par référence au travail de Sewell¹, la pérennité de l'idiome corporatif jusqu'au milieu du XIX^e siècle en dépit de la suppression matérielle des corporations sous la Révolution. On observe enfin une dernière possibilité, celle d'un décrochage complet entre forme langagière et fait réel qui se produit dans des périodes de bouleversement ou de crise où les représentations et le langage des acteurs sont à rebours de l'évolution historique. Ces séquences de double décrochage sont moins rares qu'on ne pourrait le croire. Elles reposent sur des mécanismes, bien connus en psychologie sociale et

1 William Sewell, *Gens de métier et révolutions*, Paris, Aubier, 1983.

en sociologie, d'entretien et de perpétuation des croyances collectives, et des rhétoriques de la croyance, en dépit des démentis qu'impose la réalité.

Cette typification ne s'éclaire qu'à travers des processus concrets à partir desquels la *Begriffsgeschichte* élabore des généralisations contrôlées et des règles d'observation méthodologiques. On devrait néanmoins préciser que, pour poursuivre la réflexion de Koselleck, c'est l'analyse empirique des usages lexicaux et des pratiques sociales qui donne accès à ces configurations de décrochage ou d'adéquation : les stratégies conservatrices d'éternisation de la langue politique (« marxiste », « libérale » ou « évolutionnaire »), la perpétuation des formes de solidarité et de regroupement propres à certains milieux sociaux quels que soient les changements du lexique qui les désigne, les logiques sociales de l'enfermement dans des univers de croyance révélatrices d'un décalage voire d'une contradiction avec la réalité factuelle. Il faut par ailleurs faire remarquer que réalité factuelle et forme langagière sont, en dépit des situations de décrochage déjà évoquées, co-déterminées : performativité du langage et intégration sémantique de la réalité factuelle sont des phénomènes sur lesquels travaillent les spécialistes d'histoire des concepts. Enfin, il faudrait certainement mettre l'accent, dans la ligne de la sémantique durkheimienne par exemple (A. Meillet), sur la séparation et la circulation sociales des lexiques, afin de prendre en compte les effets d'imposition sociale des usages langagiers et d'écarter tout légitimisme (supposant une origine intellectuelle, bourgeoise ou aristocratique, et une diffusion descendante des principaux concepts du lexique politique et social).

Il faut retenir de cette réflexion sur la relation entre langage et réalité sociale, un double enseignement. Un appel à la vigilance méthodologique d'abord, toutes les fois où l'enquête aura pour finalité la reconstitution d'une période ou d'une transformation passée à partir du vocabulaire d'époque qui la désigne, ce vocabulaire pouvant renvoyer à une autre réalité que celle qu'il désigne apparemment. Ensuite, la mise au point d'une définition des concepts en tant qu'objet d'analyse doit prendre acte non seulement de l'existence des luttes pour la désignation des hiérarchies sociales, mais aussi de la relation ambivalente du langage à la réalité sociale. Reinhart Koselleck définit ainsi tout concept (*Begriff*)

comme le « concentré d'une multitude de significations », comme une « réalité historique différentielle qui s'investit dans la polysémie d'un mot ». Cette définition, malgré sa généralité, a justement le mérite d'être suffisamment large pour ne pas empêcher la curiosité historique et la collecte de données empiriques. Elle pose en même temps les critères irréductibles d'une démarcation entre mots et concepts, ceux-ci constituant des mots sans équivalent sémantique, sans synonyme ou substitut linguistique ou, pour le dire autrement, des mots représentant des systèmes d'enjeux vers lesquels convergent un ensemble de luttes de qualification. Mettre en évidence le rapport entre genèse des concepts et enjeux de qualification, revient à souligner la fonction transformationnelle et résolutive des concepts. Pour autant, et sans que cela soit forcément contradictoire, les concepts sont aussi des abstractions, des formulations susceptibles de connaître une abstraction croissante tendant à les détacher de toute expérience historique directe. Ils apparaissent ainsi, à la fois, comme une récapitulation et une abstraction de l'expérience historique.

On pourrait avoir le sentiment que cette réflexion sur la relation entre histoire et concept relève d'un exercice purement théorique. Mais le point de départ de la *Begriffsgeschichte* n'est pas celui d'une caractérisation anhistorique du rapport entre signification, langage et structures sociales. La *Begriffsgeschichte* se présente plutôt comme une formalisation résultant d'un travail collectif d'accumulation de données sur des trajectoires conceptuelles concrètes, dont les *Geschichtliche Grundbegriffe* sont une illustration remarquable. Un état avancé de la recherche en histoire des concepts peut donner lieu à la mise en évidence de processus historiques dans lesquels se noue un nouveau rapport entre structures sociales, langage et représentation. L'identification du *Sattelzeit* – le temps de transition des années 1750-1850 – a par exemple permis de comprendre certains mécanismes généraux qui se trouvent au fondement des concepts de base (*Grundbegriffe*) de la modernité. La catégorie historiographique du *Sattelzeit* permet d'échapper aux périodisations intuitives en termes de limites de siècle, en spécifiant un processus de changement affectant les structures sociales, les représentations ordinaires du temps historique et le rapport pratique

au langage. Cette période de transition repose ainsi sur des changements majeurs comme la fragmentation idéologique des concepts de base dont la validité universelle est alors discutée, et qui est en partie liée aux conflits succédant à l'effondrement d'une société d'ordres, ou la temporalisation qui résulte de l'écart croissant entre l'expérience historique et l'attente générée par une société perçue et vécue comme une époque nouvelle. Le *Sattelzeit* est aussi une période de décloisonnement relatif du lexique socio-culturel lié à des évolutions dans les sociabilités, dans l'éducation et la scolarisation, dans les pratiques de lecture et l'accès aux biens culturels. On comprend que, dans la perspective de la *Begriffsgeschichte*, la multiplication d'enquêtes monographiques n'ait pas pour finalité une accumulation de connaissances positives qui serait à elle-même sa propre fin, mais au contraire la mise en forme de processus à dimensions multiples (sémantique, linguistique, sociale) permettant de comprendre les modalités concrètes du changement historique.

***Begriffsgeschichte* et raisonnement sociologique**

La réflexion sur les conditions de possibilité des sciences historiques est aujourd'hui saturée et entravée par des considérations stratégiques qui prennent la forme d'appels à la « transdisciplinarité » ou à l'« interdisciplinarité » et qui ont le plus souvent pour objet la mise au point de labels à potentiel académique. La prime « aux coups croisés » ou aux « amalgames new look », comme dit Jean-Claude Passeron, encourage un opportunisme académique dont le dialogue entre disciplines devient le prétexte, au détriment de programmes scientifiques qui devraient, avant même toute velléité de rapprochement, prendre au sérieux la question des identités logiques et sociales des disciplines. S'agissant du rapport entre histoire et sociologie, on oubliera ainsi toute l'histoire des dépassements successifs d'une philosophie positiviste de l'enquête, pour promouvoir l'usage libre de tel auteur – Ricoeur, de Certeau ou Foucault – selon le principe de la « boîte à outils », sans percevoir l'ensemble des contradictions logiques

auxquelles conduisent les « greffes » ou les « hybridations » des notions et des méthodes entre disciplines.

Il conviendrait dès lors d'évoquer les contresens persistants que révèle la référence à Koselleck et à la *Begriffsgeschichte* dans les sciences historiques, en rappelant ce que pourrait être l'usage raisonné d'un auteur ou d'une œuvre en nom collectif. Le premier réflexe, dans la continuité des synthèses disponibles relatives aux nouveaux « courants » de l'histoire, serait d'arrimer la *Begriffsgeschichte* à l'une ou l'autre des invocations au retour du « symbolique » sous les catégories du récit, de la narrativité, du langage ou de la culture. L'image simplificatrice véhiculée par ces synthèses, readers, handbooks et autres *vademecum*, regroupant artificiellement sous un même drapeau des contributions différentes tant dans leurs trajectoires que dans leurs résultats, empêche ici de comprendre tout ce qui sépare l'entreprise koselleckienne des réalisations associées aux collectifs savants plus ou moins réifiés par ces mêmes synthèses – comme l'École de « Cambridge » ou de « Sussex » – et des transformations intellectuelles dramatisées en « tournants » (« linguistic turn », « narrative turn », « cultural turn », etc.) ou consacrées en nouveaux « paradigmes »². Il faut, serait-ce à titre préliminaire, écarter cette lecture de commentaire canonisante destinée à classer des productions par filiations ou parentés, pour engager une relecture de la *Begriffsgeschichte* prenant le risque de l'infidélité aux textes et visant à les faire travailler autrement.

La démarche sociologique peut de ce point de vue s'inspirer de l'entreprise exemplaire de la *Begriffsgeschichte* en la confrontant à ses routines ou à ses préalables. Le premier intérêt de cette entreprise est celui d'une approche réflexive originale qui, partant d'une analyse diachronique des concepts fondamentaux du vocabulaire politique et culturel, alerte sur les impensés du langage analytique. Les questions suscitées par l'histoire des concepts sont moins classiques qu'on ne pourrait le penser d'emblée et elles sont loin, en tout cas, d'être pleinement intégrées au travail de construction de l'objet dans les

2 Pour un exemple parmi d'autres : Elizabeth A. Clark, *History, Theory, Text : Historians and the Linguistic Turn*, Cambridge, Mass., 2004.

sciences historiques. Comment historiciser un lexique d'époque à l'aide de concepts analytiques enfermés dans la même dynamique historique ? Quelles sont les projections, les représentations subjectives du chercheur dont témoigne son vocabulaire analytique et qu'il importe tacitement dans le traitement de ses objets ? Ces questions recouvrent et dépassent le problème de l'anachronisme, et invitent à revenir sur les situations de télescopage du sens dans lesquelles un même concept peut être à la fois source et instrument d'analyse. Les réponses possibles revêtent des formes diverses, et se développent dans le cadre de controverses disciplinaires, le plus souvent internes à la philosophie. On peut ici rappeler le thème de l'incommensurabilité des schèmes conceptuels, commun à la philosophie des sciences et à la philosophie analytique, qui met en évidence l'ensemble des difficultés de traduction des concepts du passé dans la langue disponible du présent³. Plus proche des références de la *Begriffsgeschichte*, la réflexion de Gadamer sur les conditions de possibilité d'une compréhension de l'histoire, met aussi en perspective l'importance de l'ancrage langagier (*Sprachlichkeit*) dans la transmission de l'expérience passée. C'est l'un des intérêts du travail de Reinhart Koselleck d'avoir engagé une réinterprétation de la tradition herméneutique allemande, et dépassé le fétichisme du texte propre à cette tradition – l'écrit étant réputé échapper à son caractère d'archive dès lors qu'il entre en communication avec un lecteur qui s'en fait l'interprète. Le pouvoir créateur conféré au lecteur dans la tradition herméneutique s'effectue en dehors de toute considération sur les conditions d'interprétation et de compréhension des témoignages ou des récits du passé. Le texte, comme le rappelle Koselleck, n'est pourtant qu'un matériau parmi d'autres, et toute tentative d'historicisation implique un dépassement de l'horizon forcément limité d'un texte. L'expérience historique s'inscrit ainsi dans des évolutions de long terme qu'aucun texte ne saurait contenir. Mais Koselleck réintègre parallèlement l'interrogation sur l'ancrage langagier de l'expérience historique pour en tirer un double enseignement : d'une part, la prise en compte indispensable de l'élément langagier en tant que forme et médiation de l'expérience historique, et d'autre part la définition d'une méthode

3 Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993, pp.267-289.

appropriée qui serait plus qu'une science philologique du texte. Il est permis de conclure à partir de Koselleck qu'une histoire des usages textuels et langagiers est indispensable. La « vérité » des textes ne se révèle jamais qu'après coup et il serait vain d'y chercher une intention ultime communicable au lecteur, non seulement parce que l'horizon historique et les catégories de compréhension des lecteurs changent, mais aussi parce que la circulation des textes transforme leurs statuts, leurs sens et les enjeux éventuels qu'ils peuvent représenter pour les contemporains. L'analyse de l'expérience historique doit par ailleurs tenir compte des effets d'éternisation du langage, et opérer un double retour sur le langage des sources et sur le langage analytique afin de mettre au jour les opérations d'anachronisation, en particulier dans les cas où un même lexique est sollicité en tant que source et ressource de l'interprétation. Il suffit dans cette logique d'observer les usages analytiques de certains concepts pour saisir les impensés discursifs qui s'imposent dans les sciences humaines et sociales. Celles-ci travaillent sur et à partir de « langages naturels », et il serait illusoire de concevoir un langage savant parfaitement neutre, débarrassé de ces impensés, qui ne pourrait être qu'entièrement artificiel et néologique. C'est pourquoi la relation qui unit tout spécialiste à ses terrains ou ses objets relève souvent d'un rapport d'adhésion et de croyance impliquant un assujettissement aux données. Les cas d'importation tacite de concepts de source dans le lexique savant ne manquent pas, en particulier dans les univers valorisant le commentaire « créatif » : le triptyque « gauche-centre-droite » en science politique, la « littérature mondiale » dans le comparatisme littéraire, la « civilisation » en histoire, le « libéralisme » en philosophie, etc. Sous l'effet de ce déplacement, les concepts de source deviennent des catégories transhistoriques détachées de leur genèse et transposées dans des systèmes d'enjeux interprétatifs qui ne sont jamais questionnés en tant que tels.

L'attention de Koselleck à l'autonomie des phénomènes langagiers rejoint d'autres préoccupations sociologiques. Le fait de présenter cette autonomie comme relative permet d'éviter la double réduction de l'histoire à ses fondations socio-économiques et à sa trame langagière ou narrative. Pour le dire autrement,

la *Begriffsgeschichte* exclut l'assimilation de l'histoire aussi bien à un récit – ce qui devrait en théorie dissuader l'annexion de Koselleck à l'herméneutique – qu'à un rapport de force matériel. L'autonomie relative du langage, que met en évidence la typification des relations entre histoire et concept, est une manière de rappeler la présence de modalités historiquement variables d'interdépendance entre le langage, les groupes et les structures sociales. Les monographies conceptuelles engagées dans le cadre de la *Begriffsgeschichte* reviennent, chacune à leur manière, sur l'interdépendance des formes langagières, interrelationnelles et structurelles, et sur le travail de définition parfois conflictuel à l'intérieur de ces formes. En prenant notamment appui sur quelques-unes des monographies publiées dans le *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich* dirigé par Rolf Reichardt, on pourrait montrer comment ces interdépendances entre formes relativement autonomes sont en jeu dans le processus de formation des concepts fondamentaux de la « société bourgeoise ». C'est ainsi un processus analogue au *Sattelzeit* qui explique, dans le cas de la France contemporaine, la recomposition plus ou moins parallèle des groupes, des structures au sein desquelles ces groupes évoluent et se mobilisent, et des concepts à travers lesquels ils se définissent et sont définis. Plusieurs phénomènes permettent ainsi de comprendre l'avènement des concepts de base à partir de la fin du XVIII^e siècle : les transformations des structures et de l'exercice du pouvoir, la percée de groupes sociaux (« classes moyennes » ou « élites capacitaires ») en quête de rôles d'autorité dans le nouveau pays légal, la construction d'une nouvelle rhétorique de la représentation politique, et l'élaboration collective d'une représentation du passé et de l'avenir traduisant un nouvel état de la relation entre l'attente et l'expérience historique. Les recompositions de l'Etat et les luttes pour l'accès au pouvoir permettent en partie de comprendre la genèse et la circulation de concepts, en particulier de concepts en -isme, comme « libéralisme » ou « communisme », qui recouvrent différentes entreprises de classement et d'essentialisation politiques, mais aussi un travail transnational d'importation reposant sur un autre rapport de force entre langues nationales.

Bernard Lacroix, Xavier Landrin, « La *Begriffsgeschichte* », communication à la journée d'études du LAMOP, en collaboration avec Ménestrel, *Les usages conceptuels du médiéviste*, Université Paris I, 04/11/2011.

Repérer de telles séquences de transformation dans l'histoire « médiévale » ne semble pas impossible si, pour raisonner par analogie avec l'histoire moderne, un dépassement des enclaves sous-disciplinaires est envisageable. Une réflexion sur les conditions de possibilité du changement historique pourrait ainsi prendre en compte certaines transformations sociales d'ampleur pour les mettre en relation avec les transformations des lexiques indigènes et pour comprendre les déformations ou les ouvertures de perspective qu'implique l'usage rétrospectif des catégories de référence de la médiévistique, « lignage », « fief » ou « féodalité » par exemple.

On pourrait poursuivre cet inventaire des proximités entre la *Begriffsgeschichte* et le raisonnement sociologique. On pourrait également revenir, pour conclure, sur les transformations récentes de la *Begriffsgeschichte* – son intégration au constructivisme social, la redécouverte de ses fondements anthropologiques, son application aux formes de l'inconceptuel, l'image ou la métaphore. On se situerait au-delà de l'objectif initial qui était seulement de présenter une démarche originale en invitant à poursuivre la réflexion.

Références bibliographiques :

Armand Arriaza, « Mousnier and Barber: The Theoretical Underpinning of the 'Society of Orders' in Early Modern Europe », *Past & Present*, 89, 1980.

Hans Erich Bödeker (Hg.), *Begriffsgeschichte, Diskursgeschichte, Metapherngeschichte*, Göttingen, Wallstein, 2002.

Pierre Bourdieu, « Qu'est-ce que faire parler un auteur ? », *Sociétés & Représentations*, n°3, 1996.

Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (Hrsg.), *Geschichtliche Grundbegriffe : Historisches Lexikon zur politisch-sozialer Sprache in Deutschland*, 8 Bd., Stuttgart, Klett-Cotta, 1972-1997.

Alexandre Escudier, « 'Temporalisation' et modernité politique : penser avec Koselleck », *Annales HSS*, 6, 2009.

Bernard Lacroix, Xavier Landrin, « La *Begriffsgeschichte* », communication à la journée d'études du LAMOP, en collaboration avec Ménestrel, *Les usages conceptuels du médiéviste*, Université Paris I, 04/11/2011.

Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996.

Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme : enjeux sociaux et réflexion historique », *Annales ESC*, 1, 1990.

Gerd van den Heuvel, « Féodalité, féodal », *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich, 1680-1820*, Heft 10, München, Oldenburg, 1988.

Jochen Hoock, « Histoire et événement : de la controverse méthodologique au débat théorique », *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 1, 1992.

Reinhart Koselleck, *Preussen zwischen Reform und Revolution: Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*, Stuttgart, Klett, 1967.

Reinhart Koselleck, « Einleitung », *Geschichtliche Grundbegriffe: : Historisches Lexikon zur politisch-sozialer Sprache in Deutschland*, I, Stuttgart, Klett-Cotta, 1972.

Reinhart Koselleck, « Historik und Hermeneutik », *Zeitschichten : Studien zur Historik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2003.

Reinhart Koselleck, *Begriffsgeschichten: Studien zur Semantik und Pragmatik der politischen und sozialen Sprache*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006.

Reinhart Koselleck, *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990.

Reinhart Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997.

Bernard Lacroix, « Ordre politique et ordre social » in Jean Leca, Madeleine Grawitz (dir.), *Traité de science politique*, I, Paris, PUF, 1985.

Xavier Landrin, « La sémantique historique de la *Weltliteratur* : genèse conceptuelle et usages savants », in Anna Boschetti (dir.), *L'espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2010. <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/48/87/84/PDF/weltliteratur.pdf>

Xavier Landrin, « Le concept de 'libéralisme' au XIX^e siècle : propositions pour une sémantique historique », communication aux 55^{èmes} rencontres annuelles de la Society for French Historical Studies, Washington University, St. Louis, Missouri, 28 mars 2009, <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/60/33/97/PDF/conceptliberalisme.pdf>

Hartmut Lehmann, James Van Horn Melton (ed.), *Paths of Continuity: Central European Historiography from 1930's to the 1950's*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

Antoine Meillet, « Comment les mots changent de sens », *L'Année sociologique*, 9^e année, 1906.

Joseph Morsel, « Le médiéviste, le lignage et l'effet de réel : la construction du *Geschlecht* par l'archive en Haute-Allemagne à partir de la fin Moyen Âge », *Revue de synthèse*, 125, 2004.

Bernard Lacroix, Xavier Landrin, « La *Begriffsgeschichte* », communication à la journée d'études du LAMOP, en collaboration avec Ménestrel, *Les usages conceptuels du médiéviste*, Université Paris I, 04/11/2011.

Otto Gerhard Oexle, « Les groupes sociaux du Moyen Âge et les débuts de la sociologie contemporaine », *Annales ESC*, 3, 1992.

Jean-Claude Passeron, « Histoire et sociologie », *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.

Rolf Reichardt, « Einleitung », *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich (1680-1820)*, I, München, Oldenbourg, 1985.